

LA NATION

journal vaudois



Fondée en 1931, la Nation est le journal bimensuel de la Ligue vaudoise, mouvement politique hors partis voué au bien commun du Pays de Vaud.

Le numéro : 2.50 francs. Abonnement annuel : 67 francs ; gymnasiens, apprentis et étudiants : 30 francs ; payable au compte de chèques postaux 10-4772-4

Imperturbable

M. Davis Spring a consacré dans *L'Hebdo* un article amical aux septante-cinq ans de *La Nation*: «La Nation, imperturbable journal d'opinion vaudois». «Imperturbable: que rien ne peut troubler, émouvoir, ébranler» nous dit la 100^e édition du petit Larousse. C'est un adjectif que nous assumons volontiers.

Imperturbable, il faut l'être en politique, pour ne pas se laisser assommer par les imprévus qui cassent les plus beaux plans, exténués par l'indifférence érigée en doctrine politique, irrités par les retournements de veste et de doctrine, révoltés par les lâches «repentirs» exprimés aux dépens de la génération qui a sauvé la Suisse du désastre, accablés par les réformes souvent imbéciles et toujours hâtives qui liquéfient l'école, l'Eglise et tant d'autres institutions.

Nous restons imperturbablement fidèles à une histoire et à un territoire parce que nous restons fidèles à nous-mêmes. Fidélité aussi à une certaine manière de vivre, à des mœurs, à une population. Les unes et les autres changent, c'est vrai. Et alors? Notre pays en a vu d'autres, qui a survécu à l'abandon savoyard lors des guerres de Bourgogne, aux redditions en chaîne lors de l'invasion du Pays de Vaud par les Barbares, à plus de deux siècles d'occupation, au lâchage du major Davel, à l'Etat fédératif de 1848, aux pleins pouvoirs et à la Constitution fédérale de 1999.

Imperturbabilité institutionnelle, liée à la volonté de durer. Nos responsables exercent de très longs mandats. Feu Pierre Bolomey fut rédacteur de *La Nation* durant quarante-trois ans, dont vingt-deux comme rédacteur en chef. Notre rédacteur le plus âgé a nonante-deux ans, et fait

preuve, à chaque séance de rédaction, d'une vivacité critique... imperturbable. Cette stabilité, qui n'a connu que de rares accrocs, a été rendue possible par une succession d'équipes qui, au cours des décennies, se sont succédé imperturbablement, ce qui ne veut pas dire automatiquement. Au contraire! Il y faut à chaque fois un engagement personnel important. On lira en page 4 l'article de M. Pierre-François Vulliemin, doctorant en droit, qui affirme avec toute la netteté et l'énergie voulues la permanence doctrinale et humaine de notre Mouvement. Avec lui, MM. Denis Ramelet, Olivier Klunge, Benoît Meister, Julien Le Fort, Nicolas de Araujo se sont imposés comme des successeurs de valeur. Ils collaborent à *La Nation* et à nos autres activités, le camp de Valeyrès, les campagnes d'abonnement à l'essai, des récoltes de signatures, etc.

Ils sont de leur temps. Ils ont l'esprit et les préoccupations de leur génération. Ils ont mille fois plus d'occasions que nous n'en avons de se disperser dans les futilités. Plus individualistes, sans doute, que nous ne l'étions, ils ont néanmoins trouvé dans l'évidence du but commun des motifs de se plier aux exigences d'une perspective communautaire et d'accepter les critiques que nous nous distribuons généreusement. Entrés dans notre Mouvement par amitié, par intérêt intellectuel, par sentiment du devoir, ils participent spontanément à une vision à long terme qui leur fera relativiser les défaites occasionnelles – et les triomphes encore plus occasionnels – et persévérer, imperturbables, dans les longs et obscurs efforts et détours de l'action politique.

Visant le long terme, nous voulons aussi le bien d'aujourd'hui. Nous blâ-

mons les réactionnaires qui se réjouissent de toute crise politique parce qu'ils y voient la confirmation de leurs analyses. Nous ne pouvons nous satisfaire d'une débâcle à la fin de laquelle nous pourrions hypothétiquement jouer un rôle décisif: la recherche du pire n'est pas un état d'esprit politique. Le bien du Canton nous importe, non celui de nos idées. Nos idées sont secondes. Elles ne fondent pas notre appartenance vaudoise, elles l'éclairent et établissent les moyens de la faire rayonner.

La rédaction a sélectionné des extraits d'articles de différentes époques de *La Nation*. Elle en a fait un supplément de quatre pages encarté dans ce numéro. On y verra la permanence imperturbable des thèmes principaux de notre action. On verra aussi l'évolution des styles et des approches personnelles.

Tout cela fait que travailler avec nos adversaires d'hier ou de demain ne nous perturbe nullement, si cette collaboration sert le bien commun. Nous en avons eu souvent l'occasion avec le parti libéral et avec certains membres du parti radical ou de l'UDC; exceptionnellement, mais c'est arrivé, avec le parti socialiste. C'est plus difficile avec les partis dits extrémistes, dans la mesure où le bien du pays concret ne les intéresse pas. Mais l'opposition ferme de M. Zisyadis à l'«Espace éducatif suisse unifié» (vilain mot, vilaine chose) ressuscitera peut-être les étranges alliances tacitement conclues lors du combat contre la police fédérale (nous attendons toujours la prise de position de *Domaine public* sur l'Espace éducatif).

Il ne faut pas se laisser perturber par l'absence presque complète d'échos que rencontre notre action¹: ne pas se confor-

mer à l'idéologie dominante, c'est se condamner à être rarement reçu et plus rarement encore reçu pour ce qu'on est. Les choses qui nous semblent centrales – le Pays de Vaud et ses traditions, le fédéralisme, l'autonomie des communautés intermédiaires – sont des balivernes aux critères du jour. Et certaines des croyances modernes que nous critiquons ou rejetons comme illusoire – l'égalité, la démocratie électorale, le Progrès, l'unification – sont au contraire des tabous pieusement révévés.

L'imperturbable ne vise pas une impossible immobilité des choses, pas davantage une inversion du temps. Il arrive d'ailleurs que le temps nous donne raison. Les thèses de Richard Paquier et de Marcel Regamey sur l'histoire vaudoise ont été confirmées, sous réserve de nuances exagérément soulignées par les médias, par des historiens académiques dont certains sont loin d'appartenir à la *Ligue vaudoise*. Le projet de présidence du conseil d'Etat, lancée par la Ligue vaudoise en 1952 sous la forme d'une initiative populaire (qui aboutit, mais échoua devant le peuple) a été repris par la Constituante de 2003, qui n'est donc pas entièrement mauvaise. L'initiative pour le référendum des communes a abouti. Ce n'est pas gagné, mais c'est possible.

Garder un œil sur le permanent, empoigner le présent, attendre son heure.

OLIVIER DELACRÉTAZ

¹ La publication de l'article de M. Spring nous contredit sur ce point. Tant mieux: la situation n'est jamais aussi mauvaise qu'on le pense.

Aspects de la vie vaudoise

Un Philidor peut en cacher un autre

(fm) L'Opéra de Lausanne sort des sentiers battus en ce début d'année Mozart puisqu'il exhume une œuvre qui n'avait plus été jouée à Lausanne depuis... 1776. *Tom Jones*, d'après le livre éponyme du romancier et dramaturge anglais Henry Fielding, est un opéra-comique (donc avec dialogues parlés) dû à la plume de François-André Danican Philidor (1726-1795), considéré comme le plus grand d'une véritable dynastie de musiciens (on en compte au moins sept) dont le véritable nom est Danican, le père de François-André ayant adopté le surnom de Philidor, francisation du nom (Filidori) d'un des musiciens italiens que Mazarin avait fait venir à la cour de Louis XIII. Admiré par Grimm et Diderot, il est un des meilleurs compositeurs de l'opéra-comique naissant. Du reste, si *Tom Jones* a été donné à Lausanne à l'époque, c'est que le compositeur jouissait d'une notoriété certaine. Emmenés par Jean-Claude Malgoire, véritable pionnier de la musique baroque (50 ans de carrière!), chanteurs et musiciens du Sinfonietta de Lausanne proposent une belle découverte au public vaudois.

[Opéra de Lausanne, du 20 au 29 janvier. Informations sur le site www.opera-lausanne.ch]

La paysanne vaudoise dans les années 1920

(fm) Réalisé en 1928 par Arthur Adrien Porchet, le film *La paysanne au travail* avait été commandé par Au-

gusta Gillibert-Randin, fondatrice de l'Association des productrices de Moudon (ancêtre de l'Association des paysannes vaudoises). Le but était de montrer le rôle primordial que jouait alors la femme dans l'exploitation agricole. En une vingtaine de tableaux tournés dans tous les districts du Canton, ce film brosse un portrait aussi fidèle que possible des paysannes vaudoises au travail. Grâce à la Cinémathèque suisse qui vient de l'éditer en DVD, il est aujourd'hui à la disposition du public. Le DVD contient également trois autres films liés à la terre, dont l'un, *L'année vigneronne*, tourné en 1940 par Charles Georges Duvanel, a la particularité d'être commenté par Ramuz.

[DVD *La paysanne au travail* – Films agricoles des années 1920-1940, produit par la Cinémathèque suisse, www.cinema-theque.ch]

Le hameau du bout du lac

Dianah, jeune chanteuse genevoise de 16 ans, a répondu en décembre dernier aux questions de l'hebdomadaire *Coopération*. On a ainsi pu prendre connaissance de son avis sur *Star Academy*, sur la beauté, sur la lecture, sur Madonna. Et sur Genève: «Très fermée et trop petite. Je connais tout le monde et je m'ennuie.»

Heureusement que les Vaudois ont refusé la fusion avec ce bled perdu où une poignée d'indigènes tournent en rond sans jamais voir personne.

P.-G. B.

Séminaire 2006
LIGUE VAUDOISE
CAFÉ DU VIEUX-LAUSANNE, RUE PIERRE-VIRET 6, LAUSANNE

NON À L'ÉCOLE FÉDÉRALE!

MERCREDI 25 janvier 2006 à 20h00
DÉBAT CONTRADICTOIRE

PIERRE MAUDET Président du Parti radical genevois
Des cantons à refaire

OLIVIER DELACRÉTAZ Président de la Ligue vaudoise
Des cantons refaits

MERCREDI 1^{er} février 2006 à 20h00

JULIEN LE FORT doctorant en droit
Le paquet constitutionnel sur la formation

CÉDRIC COSSY rédacteur à La Nation
L'obsession du déménagement

MERCREDI 8 février 2006 à 20h00

PIERRE-GABRIEL BIERI secrétaire patronal
La qualité, un cheval de Troie

OSKAR FREYSINGER conseiller national
Un débat escamoté

Les exposés seront suivis d'une discussion. L'entrée est libre.
www.ligue-vaudoise.ch

La poésie en Suisse romande au XX^e siècle, une anthologie

On peut se réjouir de la fortune que connaissent, depuis quelques années, les écrivains et poètes de nos contrées. On se souvient notamment de la publication des œuvres majeures de Gustave Roud en 2002, sous le titre *Air de solitude*, dans la collection «Poésie/Gallimard», tiré à 6'000 exemplaires, aujourd'hui épuisé. La correspondance du poète avec Philippe Jaccottet paraissait la même année dans les *Cahiers de la NRF*. On a récemment salué l'édition des romans de Ramuz dans la *Pléiade*. D'autres voix se sont jointes depuis à ces deux ténors pour mieux se faire entendre dans l'Hexagone: les éditions Seghers publiaient, il y a une année, une anthologie de *La poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars* réunissant trente-quatre poètes, certains consacrés, d'autres dont le nom même nous était inconnu.

«Dessiner pour le lecteur français le premier panorama d'un siècle de poésie en Suisse»¹, telle a été l'ambition de Marion Graf et José-Flore Tappy. Dessin tracé avec science et sensibilité: l'ouvrage se compose de quatre parties, chacune portant un titre qui rassemble et éclaire déjà les poètes d'une même période. C'est un des enjeux d'une anthologie que de présenter les caractéristiques très générales d'une période étendue de l'histoire littéraire, ici poétique. Pour nous, ce fut d'abord l'occasion de découvrir des réponses aux questions que chacun de nous, d'une manière plus ou moins consciente et aiguë, se pose jusqu'à sa mort. Des questions toujours ouvertes, pour le bonheur intarissable de la poésie.

Werner Renfer

«Inventer un lieu de parole», selon le titre de la première partie de cette anthologie, réunit des auteurs comme Blaise Cendrars, C. F. Ramuz, Charles-Albert Cingria et Gustave Roud. A côté de ces lieux fréquentés, nous franchissons celui, moins connu, mais dont nous sentons aussitôt que les frontières sont nettement affirmées, de Werner Renfer. Né en 1898 dans le Jura bernois, journaliste et poète, Renfer est l'auteur de plusieurs récits et cinq recueils de poèmes, dont *La Beauté du Monde* (1933).

Les origines du sentiment poétique sont multiples. Chez Renfer, le poème naît d'une joie, éprouvée comme une conquête sur l'informe et l'obscurité de notre existence. C'est la joie venant par exemple d'une communion éprouvée entre les êtres et les choses, ou de la saisie soudaine d'une vérité. Nous percevons que le poème est écrit dans la chaleur de cette exaltation, comme entraîné dans un élan ascensionnel, proche d'une affirmation de foi.

*Ô pavés, silhouettes marquées,
passages, apparitions,
toute la nomenclature de la petite ville,
[...]
nous bâtissons avec les matériaux
laissés pour compte,
n'importe quoi, le plus petit murmure
des feuilles,
la boue et la tuile, les vieux relents
de forge,
et cette tête d'un astronome incertain
qui prend les yeux de ses enfants
pour des étoiles,
[...]*

*tout nous est bon
pour délivrer enfin le ruissellement
innombrable des regards, des visages,
des extases
dans l'architecture infinie qui nous
étréint
plus claire qu'autrefois, plus vraie,
plus haute et plus nette
avec ce beau vouloir branché
sur l'invisible!*

Il n'est pas rare que les poèmes de Werner Renfer se terminent sur une exclamation, qui témoigne de cet élan, de cette surabondance que toute joie contient. Cette dernière ouvre ici sur un pouvoir d'accueil et de compréhension tendu, ou «branché» vers l'illimité. Elle exprime avec force le chatoiement de l'être.

Anne Perrier

Dans la poésie d'Anne Perrier, que nous découvrons dans la deuxième partie (poètes nés entre 1910 et 1925), c'est au contraire le deuil qui est à l'origine de la parole. Le deuil à la suite d'une perte que nous ressentons sans savoir en quoi elle

consiste, liens rompus avec des êtres aimés peut-être, espérances déçues et mortes aujourd'hui... «Et la poésie se pare/De tout ce que je perds», écrit la poétesse dans des vers poignants. La fragilité de sa parole est perceptible.

Les poèmes d'Anne Perrier, extraits notamment du *Livre d'Ophélie* (1979), sont courts: une dizaine de vers, souvent moins. L'économie des vers eux-mêmes est frappante. Ils sont la plupart du temps construits autour d'une seule métaphore, comme ici:

*Suspendue au fil
Du lumineux été
La libellule
En gloire semble attester
Que vivre est une royauté
Fragile*

Proche du *haïku*, les poèmes d'Anne Perrier ne cherchent toutefois pas comme ceux-ci la soudaineté et la vivacité de l'image. L'auteur parle à demi-voix, «dans un esprit franciscain de pauvreté et d'enfance»².

Pierre-Alain Tâche

Dans *Sur la lumière en Anniviers* (2003), Pierre-Alain Tâche nous donne une très belle louange de la lumière. Nous disons louange, parce que celle-ci est élevée au rang d'une divinité; pas d'effusion néanmoins ici, mais une observation à la fois distante et aimante, – la distance que suppose l'amitié envers ce qui est plus grand que nous. Le poète reconnaît ce qu'il doit à la lumière.

Premier élément du jour, la lumière a d'abord ceci de la divinité qu'elle est à l'origine. Puis elle a l'imtemporalité pour attribut:

*Elle n'avait pas de durée et restait
égale à sa part la plus belle,
à travers les saisons.*

Elle rassemble en son sein des époques séparées: «Elle a restauré la distance/avec la connivence des étés»; le verbe «restaurer» exprime son pouvoir réparateur. Enfin nous lisons ces vers:

L'équilibre est son pain quotidien.

*Vouée à maintenir, ainsi, ce qui est,
à contenir la part désirante du vent,
à laver la pluie ou le brouillard,
à persister, où nous céderons.*

La lumière révèle également son pouvoir purificateur quand le poète la voit ainsi «laver la pluie ou le brouillard». Elle apparaît comme un modèle de bonté, vouée qu'elle est «à persister, où nous céderons». L'allusion religieuse du premier vers ne nous surprend pas.

La lumière, origine du visible et porteuse de l'invisible. Lien entre deux mondes, le nôtre visible et celui, supérieur, de l'invisible. Belle est cette personnification, cette divinisation de la lumière.

Quant à la quatrième partie, avec notamment des poètes comme François Debluë, Pierre Voëlin et Alain RoCHAT, qui tous «parlent dans la précarité»³, notre lecture en est encore à l'état de brouillon. La poétique elliptique et très abstraite parfois d'un auteur comme Pierre Voëlin nous est encore étrangère. Nous disons où nous en sommes et nous parlons des poètes que nous lirons bientôt hors des frontières que leur impose *La poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars*. Telle est l'une des fonctions de cette excellente anthologie, elle sert des auteurs pour se retirer ensuite devant l'œuvre de quelques-uns d'entre eux.

BENOÎT MEISTER

¹ Ainsi que l'annonce Marion Graf dans sa postface. M. Graf est critique littéraire spécialisée en poésie, notamment romande. J.-F. Tappy est l'auteur de plusieurs recueils de poèmes; elle travaille au Centre de recherches sur les lettres romandes.

² M. Graf et J.-F. Tappy, dans la notice biographique sur Anne Perrier, p. 294.

³ «Parler dans la précarité», c'est le titre de la quatrième partie consacrée aux poètes nés après 1945.

Référence: *La poésie en Suisse romande depuis Blaise Cendrars*, présenté par Marion Graf et José-Flore Tappy, Paris, Jeggheers, 2005.

Victoria Ocampo et Ernest Ansermet: correspondance

Jusqu'à la lecture, il y a sept ou huit ans, de l'ouvrage de Jean-Jacques Langendorf *Euterpe et Athéna. Cinq essais sur Ernest Ansermet*, nous n'avions, osons l'avouer, jamais entendu parler de Victoria Ocampo, femme de lettres argentine, de sept ans la cadette du chef vaudois, avec lequel elle noua une longue et profonde relation. On doit savoir gré à Langendorf d'avoir publié récemment leur correspondance (les lettres d'Ansermet dormaient au département des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire de Genève), laquelle, commencée en 1924, s'étend sur plus de cinquante ans pour se terminer peu avant la mort d'Ansermet en 1969. Cette durée témoigne de la profondeur des liens qui s'étaient noués entre le créateur de l'Orchestre de la Suisse romande et cette riche aristocrate, très cultivée, qui fut en contact avec un nombre impressionnant de musiciens, d'écrivains, de philosophes dont la liste (non exhaustive!) ne laisse pas d'impressionner: Rabindranath Tagore, Ortega y Gasset, Hermann von Keyserling, Drieu La Rochelle, Roger Caillois, Virginia Woolf, Igor Stravinski, Walter Gropius, André Malraux.

Pour que le lecteur puisse aborder en connaissance de cause cette relation épis-

toire passionnée et passionnante, Langendorf a pris soin, en un peu moins de trente pages, de tracer une esquisse biographique des deux correspondants, de leurs premiers pas jusqu'à cette date de juillet 1924 où Victoria écrit à Ansermet sa première lettre (en fait, un billet d'invitation). Le lecteur comprend alors pourquoi leurs vies se sont croisées en Argentine à ce moment-là: le chef s'est déjà rendu en Amérique du Sud en 1917 en compagnie des fameux Ballets russes de Diaghilev; il y revient en mai 1924, invité à diriger un orchestre philharmonique nouvellement constitué. Victoria apprend par un ami que le *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy allait être interprété lors d'un des concerts de cet orchestre, «je m'y précipitai par amour pour Debussy» écrit-elle dans ses souvenirs sur Ansermet. Cette rencontre est donc placée sous le signe d'un des compositeurs de prédilection du chef vaudois; il faut voir là tout un symbole: manifester un tel intérêt pour l'auteur de *Pelléas* dénote de la part de Victoria un goût pour ce qui est rare et raffiné, ainsi que pour la culture française, car si Victoria s'intéresse autant à celle-ci et s'exprime aussi bien en français, c'est qu'elle a fait «la découverte émerveillée de la

langue française» lors d'un voyage à Paris en 1896 à l'âge de 6 ans: «Désormais, écrit Langendorf, la France et sa langue ne la quitteront plus». Relation d'amour-haine toutefois, puisque, écrite à Ansermet, «j'aime tellement la France que je me sens de la haine pour elle quand elle est injuste ou... étroite et elle l'est presque toujours».

Débutent alors un intense échange de lettres jusque vers 1930; puis cette correspondance se raréfie peu à peu, ce qui s'explique en partie par le fait que Victoria effectue plusieurs voyages en Europe où elle ne manque pas de croiser son ami. Dans ces lettres se mêlent l'évocation des soucis matériels et financiers au sujet de la survie d'un orchestre de qualité à Buenos Aires (Ocampo aimerait qu'Ansermet vienne le diriger une fois par année pour une saison de concerts), des réflexions souvent de haut vol sur l'art, la littérature, la musique, l'esthétique, la théologie ou la philosophie. Et ce n'est pas le moindre intérêt de ces lettres que de voir s'affronter deux caractères aussi différents; d'un côté une passionnée d'une sensibilité à fleur de peau, de l'autre un intellectuel non moins passionné par les arts en général, mais d'un tempérament tout vaudois fait d'intros-

pection, de méfiance face aux théories qui ne s'enracinent pas dans une réalité. Un différend au sujet de Tagore et de Baudelaire est, à cet égard, particulièrement révélateur: alors que Victoria s'enflamme pour le poète indien, Ansermet, malgré toute sa bonne volonté, ne peut entrer dans un monde qui ne le touche guère. Quant au poète des *Fleurs du mal* (qu'elle admire pourtant), Ocampo, citant la 2^e strophe de *l'Invitation au voyage*, parlera de «"rastaquouérisme" occidental. Dans ces vers, Baudelaire montrait la trame qui sentait le parvenu, bouche bée devant des splendeurs qu'il n'avait jamais connues, et qui n'avaient pas Tagore». La réplique du chef d'orchestre ne se fait pas attendre et vaut la peine d'être longuement citée: «Au fond, ce qu'il faut viser, nous en sommes assez vite convaincus, nous le comprenons, selon notre dharma¹. Mais comment y atteindre, voilà le difficile. Je vois assez comment fait un prince du Bengale, mais hélas je ne le suis point. Né dans le fromage, la saucisse, le vin, les meubles polis par les ans², c'est avec tout ça que je dois faire ma route. Si la "splendeur orientale" (des Fleurs du mal) ne m'épate guère c'est que je suis d'une

(Suite en page 3)

† Jaques Zumstein

« Mais comment... réaliser du même coup les élans de notre cœur et la défense de nos intérêts? »

(J. Z. dans *La Nation* du 13 juin 1960)

Toute la démarche de notre ami Jaques Zumstein, qui s'est éteint le 31 décembre dernier, a été marquée par une tension continue entre le cœur et la raison, par la volonté doucement têtue d'accorder le commandement de la charité chrétienne à une conception réaliste des contingences politiques. Il nous aura laissé ainsi un exemple de force et de probité intellectuelles, et d'une bonté inaltérable.

Collaborateur de notre journal dès 1949 – il avait à peine 21 ans –, il a exprimé une pensée droite, jamais agressive, et toujours empreinte de la volonté de faire apparaître les dangers de l'idéalisme, en particulier de l'idéalisme humanitaire – qui veut faire l'ange fait la bête –, mais en manifestant en même temps une compréhension bienveillante pour toute pensée qui « vient du cœur », au point même qu'on a pu se demander quelquefois s'il n'allait pas céder aux sirènes des lendemains qui chantent. Mais non! Ça n'était pas chez lui simplement par un respect formel d'une doctrine à laquelle il avait adhéré avec conviction, qu'il repoussait finalement la tentation d'un emballement senti-

mental, mais bien parce que, reprenant les choses avec patience, montrant les conséquences inévitables de fausses prémisses, il en arrivait tout naturellement à dire la vérité.

On pourrait croire, nous lisant, que notre ami se serait complu en des écrits d'une gravité dépourvue d'humour. Graves, certes, ils l'étaient souvent, et à juste titre, mais d'une gravité légère, si l'on ose cet oxymore, comme en témoignent par exemple et parmi tant d'autres le spirituel *Journal d'un courtier en immeubles* (*La Nation*, N° 668), mais surtout les croquis réunis sous le titre *A vue de rat*, paru en 1979, aux Cahiers de la Renaissance vaudoise; c'est ce rat même, jugeant l'homme à sa démarche, qui « avait enfin vu le pas calme mais désuni des hommes qui conservent purs, dans cette tête trop haut perchée, des principes qu'ils renoncent définitivement à incarner, en alléguant leur nature faillible et limitée. » Il vaut la peine aujourd'hui de relire tout ce cahier dont les croquis révèlent en filigrane l'expérience, la connaissance des hommes et de leurs travers, la compétence et l'humour du notaire qu'il était. Qu'il s'agisse de questions touchant à la propriété, et particulièrement la propriété foncière, l'aménagement du territoire, la politique immobilière, ou de votations fédérales ou cantonales portant par exemple sur l'armement nucléaire ou un projet de réforme des finances fé-

dérales, Jaques Zumstein proposait son commentaire, très rarement polémique, toujours nuancé, clair, mais vif aussi. Abordant la nouvelle loi sur le divorce, il titre son article « L'insoutenable légèreté des lois » et conclut :

« La Genèse était claire (traduction Chouraqui) : *Ainsi parle Elohim, Sur quoi l'homme abandonne son père et sa mère; il colle à sa femme et ils seront une seule chair...* »

Même si la « colle » moderne ne résiste plus suffisamment aux déchirures de la vie, nous autres, pauvres glébeux, savons bien que quand les mœurs sont déréglées, les théories, les morales, les lois et toute la jurisprudence sont bien légères sous le poids de nos amours, nos haines, nos instincts et nos indifférences. Heureusement: Elohim le sait aussi. Alors, marions-nous quand même. D'accord? »

Cette dernière citation nous conduit à évoquer l'attachement à son Eglise, qu'il a montré sans faiblir et durant toute sa vie. Ce n'était pas la manifestation d'une piété ordinaire, mais beaucoup plus une fidélité à l'institution qui, avec force pour lui, incarne ici-bas une part du corps du Christ, c'est-à-dire l'Eglise, l'Eglise évangélique réformée du Canton de Vaud. Il en connaissait et reconnaissait les défauts, il l'a même comparée, dans la première des *Sept lettres pour toi, mon Eglise* (parues aux Cahiers en 1992), à la pécheresse qui

vient arroser les pieds de Jésus de ses larmes et de ses parfums. Il en voyait bien les déviations, les insuffisances, le laxisme souvent, mais sans que tout cela entame le moins du monde ses convictions profondes. A cet égard, au-delà du *Sermon* qu'il avait publié dans *La Nation* du 29 juillet 1967, il a fait entendre une voix forte qu'auraient dû entendre, que devraient entendre encore tous les pasteurs, tous les chrétiens vaudois :

« Toi (mon Eglise), et mon pays aussi, je vous vois, je vous entends, je vous sens, je vous touche. Et surtout, vous êtes éphémères; j'avoue aimer plus facilement (encore est-ce difficile) ce qui passe, ce qui flétrit, ce qui meurt, que l'éternel. Que Dieu me pardonne, mais je suis sûr qu'il me comprend: n'a-t-il pas donné un corps à son fils, un corps charnel d'abord, puis après Pentecôte, un corps institutionnel? Son incarnation dans le relatif et dans l'éphémère, n'est-ce pas d'abord pour qu'on puisse l'aimer? A travers toi, mon Eglise, notamment. »

A son épouse et à sa famille qui ont accompagné Jaques Zumstein pendant ses souffrances et jusqu'à une mort seraine va notre profonde et respectueuse sympathie, et celle de beaucoup de nos lecteurs.

Nous perpétuerons sa mémoire.

DANIEL LAUFER

Pour une amélioration du référendum vaudois

Naguère encore, le système vaudois de référendum se distinguait nettement du système fédéral. Les opposants avaient quarante jours pour envoyer aux municipalités les signatures qu'ils avaient récoltées. Et les municipalités disposaient de quinze jours supplémentaires pour viser lesdites signatures et les remettre au préfet. Par lettre, elles confirmaient au comité référendaire le nombre de signatures validées et livrées.

Sur le plan fédéral, il revient aux référendaires eux-mêmes de faire valider les signatures. Mais le délai qui leur est

imparti est plus long: ils disposent de nonante jours pour livrer les signatures validées à la Chancellerie fédérale.

Le Canton de Vaud a décidé d'aligner partiellement sa pratique sur le système fédéral. A partir de maintenant, les municipalités ne transmettront plus les signatures validées au préfet, elles les renverront, toujours dans les deux semaines qui suivent l'expiration du délai référendaire, au comité. Et c'est lui-même qui les apportera au Château.

Le référendum « NON à la hausse déguisée des impôts » servira de co-

batte. Le nouveau système prolonge de deux semaines le travail des référendaires. Il les contraint à gérer un double fichier et à faire la tâche de dix-neuf préfets, c'est-à-dire à s'assurer que les municipalités vaudoises visent et renverront les signatures dans le temps prescrit. Il s'agit, pour reprendre le thème du référendum en cours, d'un report de charges substantiel.

Néanmoins et tout bien considéré, nous croyons cette modification heureuse. Elle laisse au comité la maîtrise entière de l'opération, de la récolte à la livraison. Il pourra déterminer lui-même selon quelles modalités festives et dûment médiatisées il livrera ses signatures au Château, premier acte de la future campagne.

Nous nous permettons, dans le strict prolongement des réflexions du Château, de proposer aux autorités une simplification des nouvelles dispositions. L'existence de deux délais successifs (quarante jours, puis quinze) avait un sens tant que l'étape de la récolte et

celle de la validation étaient conduites par deux entités entièrement séparées, le comité et les préfets. Elle perd sa raison d'être et devient artificielle dès lors que c'est le comité qui est chargé du tout.

Pour l'avenir, nous proposons de supprimer le délai de quarante jours et de fixer au comité référendaire un délai global de cinquante-cinq jours (soixante, si on aime les chiffres ronds), à partir de la publication de l'acte contesté, pour livrer au pouvoir cantonal les douze mille signatures validées par les municipalités.

En d'autres termes, cela permettrait de récolter des signatures deux semaines de plus, mais sans repousser le délai final. Ce serait une juste compensation pour le surcroît de travail et de soucis imposé au comité.

L'alignement sur le système fédéral serait dès lors intégral, ce qui représenterait, pour une fois, un avantage... c'est *La Nation* qui vous le dit.

O. D.

Victoria Ocampo et Ernest Ansermet (suite)

autre décennie que Baudelaire [...]. Mais si l'un des plus grands d'entre nous mérite le nom de « parvenu », que sera-ce, grand Dieu, de nous tous, de toute notre civilisation? [...] *Toujours est-il que cette civilisation est, que nous la portons en nous et que c'est en elle, ou avec elle qu'il s'agit d'accomplir notre salut* ». Pourtant, malgré ces quelques divergences, l'intérêt de Victoria est bien, pour reprendre les termes de Jean-Jacques Rapin dans sa préface, de « créer un pont entre son monde, le monde austral, et le monde occidental », pont symbolisé tout à fait concrètement par la revue littéraire *Sur* (Sud) qu'elle crée avec des amis, dont les premiers exemplaires sortent de presse en 1931 et qu'elle soutiendra à bout de bras jusque peu de temps avant sa mort en 1979. A propos de cette revue, Langendorf écrit qu'elle est « d'un cosmopolitisme qui affirme bien haut [...] son américanité et prône les valeurs culturelles argentines », du cosmopolitisme enraciné, si l'on ose dire... « *La relation Ocampo-Ansermet, poursuit Langendorf pour souligner son importance, s'inscrit également [...] dans ce processus d'échange. Le chef d'orchestre apporte à Buenos Aires la*

musique de son univers et il emporte avec lui non seulement celui de l'Argentine [...] mais il en ramène aussi les écrits du cru [...] et il y découvre des penseurs, qui sont d'ailleurs des produits d'exportation, comme Ortega y Gasset ou Eugenio d'Ors, qui exerceront une influence durable sur sa pensée. » Sur un autre plan, la relation d'Ocampo avec Ansermet est jugée ainsi par la fille de ce dernier: « *L'influence de Victoria l'a, si je puis dire, réchauffé et humanisé. Elle a été, pendant plusieurs années, son égérie* ».

Dans cette correspondance se trouve donc mis en lumière un pan mal connu et passionnant de l'activité intellectuelle et artistique du chef vaudois, ce qui suffit à rendre indispensable la lecture de cet ouvrage.

FRÉDÉRIC MONNIER

¹ Ordre, disposition générale des choses, cosmiques, sociales et religieuses. (Le Grand Robert de la langue française)

² Ansermet cite là un vers de *l'Invitation au voyage*.

Référence: Jean-Jacques Langendorf, Vies croisées de Victoria Ocampo et Ernest Ansermet, correspondance 1924-1969. Buchet-Chastel, Paris, 2005.

Haro sur Haury!

Les interventions répétées de M. Jacques-André Haury en matière scolaire ont déclenché en fin d'année un tir de barrage tous azimuts des tenants de la Réforme. Des enseignants, des syndicalistes, des membres de l'APE, le chef du Département de la Formation et de la Jeunesse ont concentré le tir sur ce vilain malpensant. M. Haury ne connaît rien à ce dont il parle, il est élitiste, il veut transformer les enseignants en calculettes (trouvaille de M. Jacques Daniélou). Il serait même raciste (Courrier du lecteur de 24 heures).

Il est vrai que M. Haury met souvent ses amis, hébétés et furieux, devant le fait accompli. Le lancement de son initiative pour le retour aux notes, puis son retrait alors qu'elle avait largement abouti – complété par d'impropres

éloges à M^{me} Lyon – furent une double erreur dont nous n'avons pas fini de payer le prix.

Mais les tirs de barrage des réformateurs dépassent totalement la mesure de ce qu'on peut reprocher au député libéral. Nous y dénonçons une manière brutale de détourner l'attention de la population vaudoise. Ces critiques ont pour but de la dissuader de s'intéresser aux grandes manœuvres visant à introduire PECARO et l'école unique en recentrant ses déceptions et ses craintes sur une personne qu'on pourvoit de tous les défauts imaginables. M. Haury sert de leurre à un pouvoir scolaire qui refuse encore et toujours de se mettre en question.

D.

La tradition a de l'avenir

Pourquoi cet anniversaire n'est pas le dernier

Comment, dans une société ivre de sa perpétuelle mutation au point de mettre un «P» majuscule à Progrès, la Ligue vaudoise attire-t-elle en ses rangs tant de jeunes esprits soudain classés sous l'étiquette de nationalistes, de conservateurs et, pourquoi pas, même de traditionalistes? Beaucoup de mes amis ne se l'expliquent toujours pas. Diantre, la Ligue ne distribue nulle place avantageuse et n'a pas même la main sur quelque strapontin du régime. Ce n'est pas là son rôle. Alors, pourquoi choisir d'adhérer à des thèses si mal en cour? Parce que la valeur des idées ne se décrète pas mais se constate. Parce que l'on nous a aidés à y voir plus clair. Voilà pourquoi, lorsque nous fêtons les 75 ans de *La Nation*, nous ne fleurissons pas une tombe, ni ne célébrons une vieillesse décrépite; nous honorons de quelques lignes, peut-être un peu balourdes, une communauté renouvelée de serviteurs du Pays de Vaud.

Cette jeunesse toujours retrouvée ne résulte pas tant d'une discipline extérieure que de la certitude dans laquelle nous évoluons avec bonheur. La force et l'attrait de notre mouvement résident en fait dans la capacité de ses membres à réagir peu ou prou de la même manière

aux soubresauts de l'actualité. Extrêmement respectueux de l'autorité, nous n'attendons pas pour autant les directives courtaudes d'un état-major partisan, pas plus que nous ne sacrifions à une idéologie quelconque. Elèves convaincus par l'enseignement de nos maîtres, nous nous contentons d'observer les lois de la physique politique. Le réalisme nous tient lieu de directives. Nous constatons avec ceux qui nous ont précédés que l'homme n'est pas seul, mais qu'il baigne dans un ensemble de réalités qui le dépassent et le nourrissent, avec lesquelles il entretient une relation organique faite de règles immuables. C'est là l'explication du titre qui orne notre première page. L'idée de nation recouvre en effet une réalité précieuse et indispensable. Ce mot désigne une communauté de destin modelée au cours de l'histoire, légitime maîtresse d'un territoire qu'un long usage a fait sien. Cette communauté concerne l'homme sous tous ses aspects et ne dépend d'aucune communauté supérieure pour réaliser son bien commun.

Par sa langue, sa culture et ses mœurs, le Pays de Vaud constitue une nation et mérite donc notre amour inconditionnel, notre amour filial. Appartenir à la Ligue vaudoise signifie avoir saisi le caractère automatique de l'appartenance au Canton: on ne se met pas

d'une nation, on est d'une nation. Entre le monde et l'homme, entre la nature brute et l'individu pensant, il existe un intermédiaire que l'on pourrait nommer une seconde nature: la société. Or, l'appartenance nationale constitue une modalité essentielle de notre vie d'animal social. Elle ne résulte point de notre seule volonté personnelle, mais correspond à une quantité inimaginable de désirs passionnels ou prosaïques, de besoins essentiels ou secondaires, de liens directs ou indirects, de coutumes, de mœurs, de manières d'être, de penser, de parler, dans lesquelles la conscience et la volonté jouent un rôle qui peut être le premier mais ne l'est pas toujours, ni le plus souvent. Les Vaudois commencent par être du Pays de Vaud, ils peuvent adhérer de tout cœur à cette appartenance ou se révolter contre elle, vivre dans l'indifférence de cet état de fait ou quitter notre territoire, cela ne change rien à la préexistence nationale par rapport à l'existence des individus. Si notre volonté personnelle commande notre conduite à l'égard du Pays, l'existence de la nation vaudoise ne dépend de notre volonté que dans une très faible mesure, d'une manière très indirecte.¹

Notre engagement et notre cohésion plongent leurs racines les plus tenaces dans la conscience d'entretenir une relation profonde et mystérieuse avec la

même terre, les mêmes morts et les mêmes vivants de tous poils et de toutes provenances. La Ligue a perduré parce qu'elle s'appuie sur cette réalité naturelle, parce qu'elle a su puiser dans notre vivante tradition, source intarissable de propositions créatrices et audacieuses. La Ligue perdure car il nous faut agir. «Il y a tant de choses à faire, dans ce Pays; non pas des rêves, mais des choses possibles!», s'émerveillait notre fondateur au soir de sa vie. Cette analyse politique se vérifie encore aujourd'hui. Que l'on approche de la trentaine ou que l'on coure vers ses cent ans ne fait rien à l'affaire. Voilà pourquoi une nouvelle génération de nationalistes vaudois a pris la plume. J'ai la chance d'en être, d'autres viendront après moi. Mais trêve de flagorneries, place au Pays de Vaud. Cher lecteur, vous n'avez pas fini d'entendre parler de votre Nation.

PIERRE-FRANÇOIS VULLIEMIN

¹ Pour s'offrir un séjour en terre nationaliste et redécouvrir combien profondément l'amour de son pays diffère de la haine des autres, lire ou relire *Mes idées politiques*, de Charles Maurras, et le cahier de la Renaissance vaudoise N° 143, signé Olivier Delacrétaz. L'auteur du présent article reconnaît ici tout ce qu'il doit à ces lectures.

Revue de presse

Homme ou «cheffe»?

Dans la rubrique «Carnet» de 24 heures du 5 janvier, M. Jean-Marie Vodoz écrit notamment: «... à l'automne 1774, Denis Diderot... fut reçu par Catherine II à Saint-Petersbourg. Il écrivit de l'impératrice: «C'est un homme, et un très grand homme... l'âme d'une Romaine et les séductions de Cléopâtre.» Le journaliste ajoute: «... le XVIII^e siècle honorait la femme.»

Ici et maintenant, honorons-la de même: plus d'hommes, moins de «cheffes».

Ph. R.

«Une force secrète et puissante»

Nous empruntons ce titre à M. Alain Charpillod (*Le Jura Libre* du 12.01.06) qui, parlant de tous ses compagnons de lutte au service de la Patrie jurassienne, écrit:

[...] Nous avons tous nos idées, nos préjugés, nos intérêts, nos ambitions, nos élans et nos rancunes. Mais au-dessus de nos destins particuliers, il y a une terre, une histoire, des gens, un pays en regard duquel nous sommes tout petits et qu'il convient de servir avec cette force secrète et puissante qui s'appelle l'amour.

Les créateurs du Mouvement de la Renaissance vaudoise et de *La Nation*, il y a 75 ans, tous ceux qui leur ont succédé et les jeunes dont la signature apparaît fréquemment dans notre journal peuvent reprendre à leur compte cette déclaration. Nos lecteurs auront certainement compris quelle est la

«force secrète et puissante» qui nous anime au service du Pays de Vaud.

Dur à avaler

Dans *La Liberté* du 12.01.2006, M. Rodriguez pose «Trois questions à Roland Ostermann, coprésident des Verts». Il s'agit de l'inauguration de Tridel, la nouvelle usine d'élimination des déchets. Nous retenons la troisième question:

Regrettez-vous l'atteinte à la Vallée du Flon occasionnée par Tridel? – Oui. Il est assez rare d'avoir encore un vallon en pleine ville. Le consacrer à des activités industrielles et de stockage, c'est très dommage. A la fin des années 1990, on nous avait répondu qu'il n'était pas possible de délocaliser le projet parce que le subside fédéral était déjà accordé. Comme je siégeais alors au Conseil national, j'ai interpellé le Conseil fédéral à ce sujet. Sa réponse: aucune demande de subvention n'avait encore été déposée...

Conseiller communal et ancien conseiller national, M. Ostermann est trop habitué aux agissements du sérail des politiciens pour s'étonner ou s'offusquer de ce qu'il nous raconte. Mais pour nous qui ne vivons pas dans le milieu fermé de ceux qui nous gouvernent, de telles affirmations sont dures à avaler. Ne vous plaignez pas, nous dira-t-on, vous vivez dans le régime de la transparence démocratique!

E. J.

Juvenilia LII

Les élèves quittent le cours d'histoire; un cours laborieux où rien n'a marché: dissipation et démobilisation du côté des élèves, fatigue et enlèvement chez le maître. Pendant qu'il prépare son sac, Serge remarque la mélancolie du professeur qui n'a pas réussi à transmettre grand-chose pendant cette période. Il s'approche de lui, la tête légèrement inclinée, et lui demande avec une sincère compassion.

– Franchement, vous trouvez que vous êtes assez payé pour le boulot que vous faites?

J.-B. ROCHAT

RÉFÉRENDUM

NON À LA HAUSSE DÉGUISEE DES IMPÔTS

Rien n'est plus bref qu'un délai référendaire. La récolte de signatures a commencé à peine qu'il faut déjà penser à renvoyer les cartes de signatures au Comité référendaire «Non à la hausse déguisée des impôts», CP 481 – 1009 Pully (Tél. 021 728 63 13 – Fax 021 728 63 47).

Nous considérons que ce référendum est de la plus grande importance. Il se situe dans la droite ligne des quatre référendums qui ont trouvé grâce aux yeux du peuple l'année passée. L'Etat doit abandonner l'idée qu'il peut passer par les communes pour imposer au contribuable une augmentation dont celui-ci a expressément déclaré qu'il ne voulait en aucun cas.

Le dernier délai pour le retour des feuilles et cartes de signatures est au 1^{er} février. Mais tout ce qui rentre plus tôt permet au secrétariat du Comité de prendre les devants.

Le Coin du Ronchon

Tel est unifié qui croyait unifier

L'éditorial de 24 heures du 22 décembre dernier, signé de M. Georges-Marie Bécherraz, commence par une profession de foi politiquement correcte: «Vingt-six cantons, à peu près autant de manières de traiter les auteurs d'infractions. Profitions d'en rire ou d'en pleurer, cela ne durera pas. L'inévitable et indispensable unification des pratiques a certes encore du chemin devant elle, mais ses contours sont désormais suffisamment nets pour qu'on puisse en imaginer les effets.»

Or ces effets, justement, ne correspondent pas du tout à ce que l'auteur estime souhaitable: «Jadis pris pour modèle, le système vaudois a été écarté. C'est bien dommage. Cette procédure n'est certes pas parfaite, mais elle a le mérite d'être simple, efficace, à dimension humaine, relativement rapide et économique. (...) On lui a préféré une formule à l'anglo-saxonne, compliquée, coûteuse. Avec des avocats omniprésents, plus ou moins zélés et procéduriers selon qu'ils sont désignés d'office ou payés au prix fort. (...) Taillée pour

la grande criminalité, celle qui court au-delà des frontières et se rit des juges, cette réforme semble ignorer les réalités de la délinquance ordinaire. Celle des petits loubards qui rêvent qu'on les prenne pour des caïds. Avec un avocat systématiquement à leurs côtés, ils seront servis! Mais pas la sécurité publique.»

Voilà donc un journaliste qui commence par réclamer la fin des disparités cantonales et des particularismes locaux – puériles face à la grande criminalité qui se joue des frontières! – et qui, parvenu à la moitié de sa rédaction, découvre avec étonnement et regret que la nouvelle procédure pénale unifiée n'est pas celle de chez nous, qu'elle ne correspond en rien au génie du lieu et qu'elle ignore les réalités de la délinquance ordinaire. Eh oui, cher Monsieur, l'eau, ça mouille! Et à force de vouloir obliger les autres à suivre nos vérités, ce sont souvent eux qui finissent par nous imposer leurs erreurs.

LE RONCHON

LA NATION

Rédacteur responsable:
Jean-Blaise Rochat

Rédaction et administration:
Place Grand-Saint-Jean 1
Case postale 6724, 1002 Lausanne
Tél. 021 312 19 14 (de 8 h - 10 h)
Fax 021 312 67 14

Internet: www.ligue-vaudoise.ch
Courriel: courrier@ligue-vaudoise.ch
Imprimerie Beck, Lausanne